

STOÏCISME ET MANIÉRISME

LE DÉCLIN DE LA RENAISSANCE EN HONGRIE

La transition entre la Renaissance et le Baroque, ces deux époques importantes de la civilisation et des arts, fait, depuis longtemps, l'objet de nombreuses discussions. A cet égard, les témoignages de la littérature et de la culture hongroises ne sont pas dépourvus d'intérêt : ils sont, en effet, susceptibles d'attirer l'attention sur un certain nombre de faits assez peu étudiés jusqu'à présent et, en particulier, sur le rôle important du néo-stoïcisme, ainsi que sur les rapports étroits entre stoïcisme et maniérisme, dont l'éclosion, en Hongrie, coïncide avec le déclin de la Renaissance et les premières manifestations du baroque dans la période comprise entre 1590 et 1630.

Il va sans dire que l'influence de la philosophie et des écrivains stoïques de l'Antiquité — avant tout Epictète et Sénèque — est décelable tout au long de la Renaissance en Hongrie. Cependant, jusqu'à la fin du xvi^e siècle, il s'agit d'apparitions sporadiques qui, sans constituer un système, se présentent dans le contexte d'autres courants philosophiques ou religieux, en tant qu'éléments constitutifs de ceux-ci. Même dans les autres pays d'Europe, on ne peut parler de courant néo-stoïque avant l'apparition de Juste Lipse. C'est grâce à ce grand humaniste flamand que le stoïcisme, jusque-là latent, se transforme en système cohérent.

Dans cette période agitée de l'Histoire, Juste Lipse cherchait dans le stoïcisme une force qui lui permît de résister et de conserver sa dignité d'homme. Obligé de fuir l'invasion des Espagnols et des Jésuites du Sud, il ne voyait dans la situation qui régnait alors dans le Nord du pays, qu'un autre aspect d'une guerre civile meurtrière. Professeur à Leyde, il ne se sentit pas non plus en sécurité aux côtés de la Hollande engagée dans la lutte pour sa liberté et sa révolution. Aussi élaborat-il sa théorie sur la

constance, qu'il considère à la fois comme un fondement moral et une attitude envers la vie, qui assure la résistance de l'homme cultivé et intérieurement indépendant contre la pression et les sollicitations du monde extérieur. Imprégnée du christianisme, la notion stoïque de *constance*, telle que l'entendait Juste Lipse, n'avait rien de confessionnel : elle permettait à l'homme de se maintenir à l'écart des luttes politiques aussi bien que confessionnelles. Publié en 1584, l'ouvrage *De constantia* devait marquer, à juste titre, le début du néo-stoïcisme.

Si ce premier traité était destiné à des intellectuels dépourvus de pouvoirs et ballotés par les vicissitudes de l'histoire, l'ouvrage suivant de Juste Lipse, *Politica*, paru en 1589, devait être, dans l'esprit de son auteur, un manuel à l'usage des princes et des hommes d'État. Chercher à sauvegarder la paix en s'adaptant aux circonstances, tel est, brièvement résumé, l'enseignement politique qui se dégage de ce livre. De même que l'éthique de Juste Lipse, loin d'affronter les conflits moraux, essaie de les masquer, de même sa politique ne vise pas à résoudre les problèmes sociaux et politiques, mais à aplanir les antagonismes. La rapide diffusion et la popularité de ces deux ouvrages en Europe s'expliquent par l'aspiration générale à mettre fin par un compromis aux conflits sociaux, politiques et religieux, par la préférence accordée aux théories permettant d'esquiver les prises de position, tout en sauvegardant l'idéal de l'humanisme.

Étant donné que tout compromis donne prise à des attaques venues de deux côtés opposés, les solutions de ce genre sont nécessairement éphémères. Le sentiment de sécurité qu'elles procurent ne tarde pas à céder la place à l'insécurité et l'homme du compromis en vient bientôt à se ranger aux côtés du plus fort. C'est ce qu'illustre l'exemple de Juste Lipse lui-même qui, ne supportant plus l'inconfort de sa situation ambiguë, se convertit au catholicisme en 1591 et se soumit au roi d'Espagne. Sans trahir le stoïcisme, il s'efforça par la suite, d'opérer une sorte de synthèse entre la philosophie stoïque et la doctrine catholique. Mais, en réalité, abandonnant sa grande conquête, il mit son stoïcisme au service de la propagande catholique et jésuite.

Les deux stoïcismes de Juste Lipse atteignirent la Hongrie à deux époques différentes¹. Diffusés par les Jésuites à partir du

1. Sur l'influence du néo-stoïcisme en Hongrie, voir : J. TURÓCZI-TROSTLER, *Keresztény Seneca* (Sénèque chrétien), in « Egyetemes Philológiai Közlöny », 1937 ; — A. VARGHA, *Justus Lipsius és a magyar szellemi élet* (Juste Lipse et la vie intellectuelle en Hongrie), Budapest, 1942 ; — T. KLANICZAY, *Reneszansz és barokk* (Renaissance et baroque), Budapest, 1961, pp. 303-339.

milieu du xvii^e siècle, les enseignements de Juste Lipse, converti au catholicisme, donnèrent naissance à une riche littérature stoïco-chrétienne, se rattachant au baroque hongrois. Mais je ne voudrais parler maintenant que des humanistes — écrivains, hommes politiques — hongrois dont le stoïcisme s'inspirait uniquement des œuvres lipsiennes conçues à Leyde et ne devait encore rien au futur professeur liégeois, ami des Jésuites.

Connu d'abord en Hongrie comme philologue de talent, le premier témoignage, indiquant que son néo-stoïcisme avait pénétré dans ce pays, date de 1589. Il s'agit d'une lettre de Mihály Forgách (1569-1603), jeune aristocrate imprégné de culture humaniste, au professeur de Leyde, lettre dans laquelle Forgách sollicite des directives pour l'attitude à observer dans la vie. La réponse ne se fit pas attendre¹. Juste Lipse exprimait sa joie et son étonnement de voir que « peuple de Mars, la nation hongroise comptait aussi parmi ses membres des descendants spirituels de Pallas ». Ses conseils se résumaient essentiellement dans le principe humaniste de « vera nobilitas ». « Tâche de faire apparaître clairement la différence entre les nobles instruits et cultivés et ceux qui ont pour seul titre de gloire leurs ancêtres », écrit-il. L'édition des épîtres de Juste Lipse fit largement connaître en Hongrie cette lettre, dont la popularité était telle qu'elle fut mise en vers par Joannes Bocatius (1569-1621), le plus célèbre poète hongrois de langue latine de la fin du xvi^e siècle.

Une lettre, datant de 1592, du jeune János Rimay (1569-1631), le plus éminent disciple hongrois de Juste Lipse, nous parle d'un véritable culte du maître flamand en Hongrie². Outre l'amour des sciences qui caractérisait le jeune érudit hongrois, l'affinité entre les deux hommes s'explique par les conditions d'existence de Rimay. Chassé de ses terres et dépossédé de sa fortune, Rimay affirme avoir trouvé dans le premier recueil des lettres choisies de Juste Lipse le réconfort nécessaire lui permettant de compenser par des biens spirituels la perte de ses biens matériels. Ayant réussi à obtenir d'István Melith, l'un des aristocrates hongrois les plus cultivés de l'époque, les livres *De Constantia* et *Politica*, Rimay, après lecture de ces deux ouvrages, estime qu'il doit sa vie tout entière à Juste Lipse. Dans sa lettre, il relate que ceux qui se réclament du maître flamand sont de plus en plus

1. JUSTUS LIPSIUS, *Opera omnia*, Vesaliae, 1675, vol. II, p. 197.

2. L'édition de la lettre de Rimay : P. BURMANN, *Sylloge epistolarum a viris illustribus scriptarum*, Leyden, 1727, vol. I, pp. 619-621 ; et S. ECKHARDT, *Rimay János osszes muvei* (Œuvres complètes de János Rimay), Budapest, 1955, pp. 223-226.

nombreux en Hongrie et nomme en particulier Imre Forgách, l'oncle de Mihály et le comte Péter Révay (1568-1622), de retour de son voyage d'études à Strasbourg, comme « appartenant à leur groupe ».

La liste des premiers disciples hongrois du néo-stoïcien Juste Lipse comporte surtout des aristocrates, à l'exception précisément de Rimay, qui appartenait à la moyenne noblesse, mais se trouvait au service des plus grandes familles de l'aristocratie, et du bourgeois Bocatius, alors directeur d'une école à Eperjes, mais qui, bénéficiant des faveurs des Seigneurs les plus puissants, ne tarda pas à s'anoblir. En Hongrie, ce fut donc l'aristocratie qui se révéla être le plus sensible aux enseignements de Juste Lipse : elle chercha et trouva dans le néo-stoïcisme une sorte d'idéologie de crise à son propre usage.

Les grands Seigneurs hongrois de cette fin de siècle avaient jeté les bases de leur fortune gigantesque vers le milieu du xvi^e. L'écroulement du royaume de Hongrie tel qu'il avait existé au Moyen-Age, les débuts de l'occupation turque, la séparation de la Transylvanie, avaient déterminé un état anarchique favorisant la montée de nouvelles familles qui, en peu de temps, devaient s'emparer d'immenses domaines. Violence, sécularisation des biens ecclésiastiques, louvoisement entre les rois rivaux, — tels étaient les principaux moyens employés à cette fin. Pour défendre ou s'approprier des domaines, ces grands seigneurs combattaient n'importe qui, sans scrupules, s'inspirant, non pas des écrivains stoïciens, mais de Machiavel. Plus d'une fois, cependant, ils se tournèrent contre les occupants turcs avec un héroïsme peu commun. Avides de culture humaniste, ils ne se contentaient pas d'accumuler des biens, ils voulaient aussi en jouir à un niveau élevé. Un des représentants de cette couche d'aristocrates insatiables et sans frein était Bálint Balassi (1554-1594), le plus grand poète de la Renaissance hongroise.

Mais la situation changea à la fin du siècle. Les pouvoirs — celui du roi en Hongrie, celui du prince en Transylvanie, — s'étaient consolidés, l'époque de la violence et des trahisons était révolue. Dans les grandes tourmentes du xvi^e siècle, les seigneurs avaient créé de grands domaines basés sur la production marchande, avec un commerce très étendu. Pour développer ces conquêtes, on avait besoin de paix et de sécurité. Or, celles-ci se trouvaient menacées dans les années 1590. Rimay souligne avec raison dans sa lettre que les gens ne se sentaient pas en sécurité, ni quant à leur situation, ni quant à leur intégrité phy-

sique. Une nouvelle et longue guerre venait de commencer avec les Turcs et, après quelques victoires initiales des troupes de la chrétienté, on assistait maintenant à de cuisantes défaites. Les incursions turques et tartares dévastaient les provinces hongroises non occupées. L'action des troupes impériales n'était pas moins dévastatrice. Le haut commandement militaire, confié à des généraux allemands, considérait la Hongrie comme un théâtre d'opérations et subordonnait ses actes aux intérêts politiques de la cour de Vienne. Une haine implacable séparait de plus en plus les armées hongroises et étrangères.

Pour comble de malheur, le gouvernement de l'Empereur Rodolphe pratiquait une politique de plus en plus absolutiste. L'ambition de Vienne visait, depuis longtemps, à incorporer le royaume de Hongrie à l'empire des Habsbourg. Une excellente occasion lui en fut offerte par cette campagne menée pendant quinze ans contre les Turcs, période pendant laquelle la soldatesque impériale régnait en Hongrie. Les grands seigneurs hongrois constituant le principal obstacle à l'intégration, la cour de Vienne s'efforça de briser leur puissance économique et politique. On leur intenta des procès préfabriqués pour les déposséder de leurs domaines et les contraindre à la fuite. S'appuyant sur le haut clergé catholique qui lui était dévoué, la dynastie des Habsbourg soutenait inconditionnellement la contre-réforme. Ainsi, l'aristocratie hongroise, protestante dans sa grande majorité, se trouvait menacée dans sa religion même.

Dans ces circonstances, le néo-stoïcisme lipsien, de plus en plus répandu en Hongrie, apparut comme un véritable baume de consolation. Jamais la « constance » n'était aussi indispensable qu'à cette époque. Aussi, ne fut-il pas étonnant de voir le stoïcisme gagner rapidement du terrain au début des années 1600.

Il m'est impossible de montrer ici toute l'ampleur de ce processus. Je vais me contenter de citer le nom de quelques personnes ayant rejoint le groupe des stoïciens dont parlait Rimay. Il s'agit avant tout des trois seigneurs les plus puissants de l'époque, dont Rimay fut successivement le secrétaire, ce qui est un fait significatif en soi. L'un d'eux, István Ecsedi-Báthory (1555-1605), possédait, dans l'Est de la Hongrie, un domaine aussi étendu qu'une province. Grand mécène de la littérature religieuse calviniste, écrivain lui-même, ce grand seigneur vivait retiré de la vie publique, s'adonnant à ses méditations ; son œuvre la plus intéressante est précisément un recueil de méditations religieuses, pleine de confessions lyriques et fortement

imprégnées d'idées stoïques. C'est dans son château-fort, au service de ses successeurs, que vécut et travailla János Laskai, traducteur en hongrois de *De constantia* et de *Politica*.

Propriétaire terrien d'une richesse fabuleuse, maître d'un domaine exploité avec les méthodes les plus modernes et les plus rationnelles, István Illésházy (1541-1609) se rapprocha du stoïcisme en raison des persécutions auxquelles il était en butte. Il fut, en effet, parmi les seigneurs hongrois inculpés et jugés par la cour de l'Empereur Rodolphe, le premier à être condamné à la peine capitale et à la confiscation de tous ses biens (1603). Réfugié en Pologne après sa condamnation, il y composa un poème lyrique, l'un des plus remarquables de la poésie hongroise de la Renaissance qu'il intitulait, d'après la devise stoïcienne : *Ferendum et sperandum*. Le poème est une belle expression de la constance lipsienne dans la littérature hongroise.

Quant à György Thurzó (1567-1616), le troisième des plus grands seigneurs hongrois de l'époque, sa correspondance et plus encore son activité politique révèlent une connaissance approfondie du stoïcisme lipsien. Organisateur de l'église luthérienne en Hongrie, Thurzó entretenait l'une des cour sseigneuriales les plus somptueuses de l'époque et ne tarda pas à appliquer avec succès les principes de la politique lipsienne.

Parmi les autres stoïciens hongrois, mentionnons Mihály Kátai († 1607), un riche et noble catholique, connu comme poète et homme politique que, dans un de ses écrits, Rimay a surnommé « l'un des meilleurs descendants hongrois de Pallas » ; János Petki (1572-1612), ami du précédent : de confession unitaire, il fut l'un des meilleurs poètes stoïciens de Transylvanie ; le beau-frère de celui-ci, Simon Péchi († 1642), savant hébraisant, qui devait se mettre à la tête de la secte des « sabbataires », négateurs du christianisme, et donner des traductions hongroises, d'une grande précision philologique, des principales œuvres de la théologie juive du Moyen Age. Tout archevêque catholique de Kalocsa qu'il était, Demeter Náprági (1556-1619) rejoignit le camp des stoïciens et, malgré ses hautes fonctions auprès de la cour des Habsbourg, se distançait très nettement de la majorité du haut clergé qui, s'appuyant sur les Jésuites, voulait imposer la Contre-Réforme par la violence ¹.

1. Sur les personnes mentionnées ci-dessus, voir : *Régi magyar költők tára XVII. század* (Collection des poètes Hongrois du XVII^e siècle), édition critique, rédigée par T. KLANICZAY et B. STOLL, vol. I, 1959 ; vol. II, 1962. — *A magyar irodalom története* (L'histoire de la littérature hongroise), vol. II, rédigé par T. KLANICZAY, Budapest, 1964. (Les chapitres consacrés aux écrivains stoïciens ont été écrits par A. PIRNÁR).

Pour incomplète qu'elle soit, cette énumération montre bien que des personnalités appartenant aux confessions les plus diverses trouvaient dans les enseignements de Juste Lipse une plateforme commune, fournissant ainsi une vivante illustration du caractère interconfessionnel des théories de l'humaniste flamand. Ces personnes ne considéraient pas comme insurmontables les antagonismes religieux et condamnaient la persécution religieuse, à l'intérieur, tout au moins, de l'aristocratie de l'esprit. Dans un de ses poèmes latins, Joannes Bocatius formula en ces termes le point de vue des stoïciens : pour faire partie des érudits, peu importe la confession.

Malgré le réconfort que représentait pour les seigneurs hongrois l'idée de la *constance* stoïque, en face des excès de la Contre-Réforme et de la terreur exercée par les généraux de l'Empereur, le seul espoir qui leur restait était que la situation tournerait un jour. Ce tournant se produisit en 1604, alors qu'István Bocskay (1557-1606) déclencha la première guerre d'indépendance des Hongrois contre les Habsbourg. Plus machiavéliste que stoïque, István Bocskay était apparu sur la scène de l'histoire dans les années 1590, alors que, dans ses efforts pour consolider le pouvoir de Zsigmond Báthory, prince de Transylvanie, il avait fait monter à l'échafaud ses principaux adversaires constituant la crème des aristocrates et des humanistes de Transylvanie. Malgré son inébranlable loyauté envers les Habsbourg, il fut désigné par la cour de Prague à la vindicte de la soldatesque autrichienne lancée contre les seigneurs hongrois. Mais, contrairement à Illésházy, stoïcien, qui choisit la fuite, Bocskay, machiavéliste, résista les armes à la main, ayant trouvé, de façon inattendue, des alliés en la personne des Hajdus. Ce terme désigne les soldats errants, victimes d'invasions et de dévastations. Il s'agit donc d'un produit typique de l'époque. Ils avaient constitué des troupes franches de mercenaires. Insoumis, ils voyaient leurs rangs grossir de serfs en fuite, de petits nobles ayant perdu leurs terres, de soldats de l'armée régulière en rupture de ban avec la discipline militaire. En 1604, les Hajdus hongrois étaient au service des généraux de l'Empereur, mais, mécontents de leur situation, animés d'une haine farouche de la soldatesque étrangère, ils acceptèrent avec joie l'alliance offerte par Bocskay qui leur promettait terres et privilèges.

Les Hadjus de Bocskay ne tardèrent pas à envahir une grande partie du pays, en infligeant de nombreuses défaites aux armées impériales. On assistait alors à un phénomène fort curieux :

ennemis de la guerre civile et redoutant toute subversion et confusion, les tenants du stoïcisme se rangèrent peu après aux côtés des insurgés, dont ils devaient former l'État-Major politique. Bien que l'un des objectifs du mouvement eût été de garantir les droits des protestants, Bocskay nomma le catholique Kátay au poste de chancelier. Comme lieu de sa résidence, il choisit la ville de Kassa, dont Bocatius était le bourgmestre ; le luthérien Rimay et le sabbataire Péchi devinrent ses secrétaires, tandis que les fonctions d'aumônier de la cour furent assumées par le calviniste János Ceglédi, ancien prédicateur stoïcien d'István Ecsedi-Báthory. János Petki s'entremet pour que Bocskay fût élu prince de Transylvanie et, rentré de son exil, Illésházy se vit confier la direction des affaires diplomatiques.

Le pouvoir de Bocskay, prince de Hongrie et de Transylvanie reposait sur une étrange contradiction. Sa force militaire était assurée par les Hajdus qui vouaient à la noblesse une haine implacable, n'épargnant, au cours des combats, ni ses terres, ni ses châteaux. Mais le soutien social ne pouvait venir que de la noblesse et de l'aristocratie qui redoutaient les Hajdus ; elles étaient représentées à la cour par les stoïciens. Cette situation donnait lieu à de sérieux antagonismes, car, si Bocskay et les Hajdus cherchaient avant tout la victoire finale, les hommes politiques stoïciens s'efforçaient de conclure la paix le plus rapidement possible, au prix d'un compromis avec les Habsbourg. Fait caractéristique : le principal partisan du compromis et de l'abandon des objectifs de la guerre d'indépendance était Illésházy, le même qui, quelques années auparavant, avait été condamné à la peine capitale par la cour des Habsbourg. C'était lui qui dirigeait les pourparlers de paix où le roi était représenté par György Thurzó, membre du même groupe de stoïciens, mais qui était demeuré fidèle aux Habsbourg. Les deux hommes défendant les mêmes intérêts, ceux de la haute noblesse, il ne leur était pas difficile de parvenir à un accord. Il leur fut bien plus difficile de le faire accepter à leurs chefs respectifs : Bocskay et l'Empereur Rodolphe. Mais Bocskay finit par faire reconnaître l'indépendance, sinon de la Hongrie, du moins de la Transylvanie, et obtint la réalisation des promesses qu'il avait faites aux Hajdus. Le nouveau statut de la Transylvanie et les communautés organisées des Hajdus, enfin dotées de terres, devaient retarder d'un siècle — avec un succès variable — la soumission totale de la Hongrie à l'Empire des Habsbourg.

Signée à Vienne fin 1606 et suivie de près de la conclusion de

la paix avec les Turcs, la paix de Vienne mit fin à une guerre de quinze ans. Mais quelques semaines après la signature du traité, Bocskay mourut : Rodolphe et son entourage en profitèrent pour refuser son application. Les négociateurs : Illésházy et Thurzó firent alors preuve d'une grande perspicacité politique : s'alliant aux « États » de Bohême et d'Autriche, ils firent abdiquer Rodolphe et proclamer roi son frère cadet Matthias. Celui-ci reconnut la paix de Vienne et les privilèges qu'elle accordait aux États de Hongrie. Toutes ces dispositions furent ratifiées par la Diète de 1608. Ainsi, après *De constantia, Politica* rendit d'éminents services aux partisans hongrois de Juste Lipse. Leur action politique avait été entièrement conforme aux principes préconisés par le maître flamand. Mais ce qui peut surtout servir d'illustration à la politique lipsienne, toujours soucieuse d'arrondir les angles, de tenir compte des rapports des forces en présence pour les exploiter au maximum, c'est le statu quo d'après 1608. En quoi consistait-il ? L'existence et la force militaire d'une Transylvanie indépendante empêcha toute expansion par la violence de l'absolutisme des Habsbourg aux dépens des « États » de Hongrie. Par ailleurs, le roi se trouvait dans l'obligation d'assurer les frais du maintien d'une ligne fortifiée contre les Turcs ; le pouvoir royal était chargé de maintenir l'ordre intérieur de la société seigneuriale, de tenir les Hajdus en échec et d'étouffer toute velléité de résistance venant des serfs. Ainsi, s'appuyant sur la Transylvanie contre les Habsbourg, sur les Habsbourg contre les masses populaires, faisant assumer par un souverain étranger les frais qu'entraînait la défense du pays, les grands seigneurs hongrois, dont rien n'entravait l'essor économique, continuaient à s'enrichir.

Ceux que favorisait le compromis s'empressèrent de chercher des justifications théoriques à la situation survenue. On assistait à la naissance d'une philosophie politique, fortement teintée de stoïcisme et se réclamant constamment de Juste Lipse¹. Le plus important ouvrage à cet égard est dû à Péter Révay, l'un des premiers disciples hongrois de Juste Lipse, ouvrage écrit en latin et intitulé : *De sacrae coronae Regni Hungariae ortu, virtute, victoria, fortuna*. Publié en 1613, l'ouvrage affirme avant tout que la sainte couronne hongroise n'est pas le symbole du roi, mais celui

1. T. WITTMAN, *A magyarországi államelméleti tudományosság XVII. század eleji alapvetésének németalföldi forrásaihoz. J. Lipsius* (Contributions aux sources néerlandaises — Juste Lipse — de la mise au point de la théorie politique en Hongrie au début du xvii^e siècle), in « *Filológiai Közlöny* », 1957.

des « États » ; en se faisant couronner et en prêtant serment sur la couronne, le roi s'engage à servir le pouvoir et la Constitution des « États ». Une telle affirmation signifiait, dans la pratique, la justification du pouvoir de l'aristocratie terrienne.

Cette philosophie politique hongroise mettait en valeur tous les éléments de la doctrine politique lipsienne susceptibles de préconiser un équilibre entre le souverain et les « États », sur la base d'une limitation réciproque de leurs pouvoirs, mais passait sous silence tout ce qui, dans cette doctrine, pouvait servir de justification à l'absolutisme. D'une façon générale, la politique lipsienne vise surtout à créer l'équilibre entre les différentes forces sociales et politiques et ces historiens récents qui voient en Juste Lipse un théoricien de l'absolutisme, le présentent, à mon avis, d'une façon unilatérale¹. En tout cas, l'exemple hongrois montre que Juste Lipse pouvait fort bien servir de justification théorique à une politique anti-absolutiste des « États » nobiliaires.

Par ailleurs, le succès de cette politique devait être fatal pour le stoïcisme en Hongrie. Sûre désormais de sa situation, la haute aristocratie protestante n'avait que faire d'une conception stoïque de crise et d'incertitude. Elle avait besoin d'une idéologie plus solide, plus exaltante et plus univoque. La philosophie stoïque ayant déterminé une certaine neutralité en matière confessionnelle, le néo-stoïcisme, issu de la crise de la Réforme et de l'Humanisme, devint le fourrier de la Contre-Réforme. Celle-ci ne représentait plus aucun danger, car le haut clergé catholique qui, à une époque révolue, avait voulu réaliser ses objectifs en se servant de l'absolutisme, participait maintenant au pouvoir des « États » et bénéficiait de leurs avantages. Aristocratie et haut clergé avaient maintenant intérêt à resserrer leur unité. Aussi, le haut clergé souscrivit-il à la politique des États préconisée par Illésházy et Thurzó ; en revanche, l'aristocratie abandonna son protestantisme stoïque et se soumit à la Contre-Réforme.

Les ouvrages de philosophie politique parus dans les années 1610 et 1620 représentent, sans doute, une conquête importante du néo-stoïcisme hongrois. Mais bien plus important est le rôle que ce courant devait jouer dans l'histoire de la poésie hongroise. La poésie lyrique de la Renaissance hongroise qui avait atteint de si hauts sommets dans la deuxième moitié du xvi^e siècle, grâce à Bálint Balassi, s'acheva sur une période stoïcienne².

1. P. ex. G. CESTREICH, *Justus Lipsius als Theoretiker des neuzeitlichen Machtstaates* in *Historische Zeitschrift*, 1956.

2. T. KLANICZAY, *L'Humanisme néerlandais et la poésie de la Renaissance hongroise*, in *De Nieuwe Taalgids*, Groningen, 1961.

Partout, en Europe, le stoïcisme eut un effet fécondant sur la littérature humaniste en déclin. La Hongrie ne fait pas exception à cet égard.

Parmi les nombreux poètes hongrois d'inspiration stoïcienne, je ne citerai que le meilleur d'entre eux : János Rimay, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Il se considérait avant tout comme disciple et continuateur de Bálint Balassi ; en réalité, il était loin de l'univers et de la conception poétiques de son maître. Pour Balassi la vie militaire était le mode de vie le plus digne de l'homme de la Renaissance ; la beauté et l'amour étaient des gages de bonheur ¹. Rimay, de son côté, fit tout pour sauvegarder la mémoire et les traditions poétiques de Balassi, tout en leur donnant une représentation conforme à l'idée stoïcienne. Dans ses écrits, ce grand seigneur violent, soldat intrépide, « serviteur de Vénus » (c'est ainsi que Balassi se qualifiait lui-même), apparaît comme un héros de la *constance* stoïque. A propos de la poésie amoureuse de Balassi, née des expériences vécues du poète, Rimay souligne le caractère érudit, la « profondeur philosophique » des poèmes. Alors que Balassi et ses contemporains pensaient s'assurer une renommée éternelle grâce à leur épée, plus que par leur plume, Rimay est très éloigné de cette conception héroïque de la Renaissance hongroise. D'après lui, seule « la science peut gagner l'immortalité » et, en publiant un bon livre, on fait plus pour perpétuer son nom qu'en remportant des victoires militaires ou qu'en conquérant des provinces entières.

A ses débuts, la poésie de Rimay traite les mêmes sujets que celle de Balassi, mais le stoïcisme y laisse son empreinte. Sa poésie amoureuse elle-même n'en est pas exempte, alors que les poèmes de ce genre datent tous des premières années de sa carrière. Rimay fait l'éloge d'un amour pénétré « de raison, d'intelligence et de joyeux bon sens ». Nous y chercherions en vain la brûlante passion qui anime la poésie de Balassi. Pour Rimay, l'amour n'est rien d'autre qu'un sujet de la poésie érudite. De même, la vie militaire, célébrée et assumée avec enthousiasme par son maître, n'est pas pour lui une vocation, mais un sujet de méditations, un prétexte pour illustrer la thèse lipsienne selon laquelle, si nous ne pouvons vivre à notre guise, nous devons affermir notre âme et naviguer intelligemment sur la mer houleuse de l'existence.

1. I. BÀN, *La poésie humaniste hongroise au XVI^e siècle : Valentin Balassi*, in *Acta Litteraria*, Budapest, III, 1960. — T. KLANICZAY, *Réalité et idéalisation dans la poésie pétrarquiste de Bálint Balassi*, *ibid.*, VIII, 1966.

La *constance* stoïque permet à Rimay de donner le véritable ton de sa poésie. Il a consacré toute une série de poésies à l'abnégation, à la résistance aux séductions et aux chants de sirène du monde, ainsi qu'à la patiente soumission à l'arbitraire des puissants. Ces poèmes expriment l'état d'âme d'un homme ballotté entre les événements d'une époque orageuse : l'attitude stoïque est motivée par les lourdes expériences d'une époque tragique. Certains de ses poèmes montrent comment la réserve stoïque, commandée par la situation historique, se transforme en défi et en haine. Le désespoir et la colère du patriote et de l'homme politique percent dans quelques-uns de ses poèmes écrits avant la guerre d'indépendance. Il faut mentionner en particulier son poème intitulé *Sur la décadence de la nation hongroise décimée*. Sa bouleversante invocation :

O pauvre nation magyare décimée,
Toi qui, l'épée au poing, conquis ta renommée,
C'est pitié de te voir ce visage fané !
Devant toi, nul chemin qui ne soit condamné !

la poignante description de la misère et de l'humiliation :

Ta jeunesse bien née, hier l'espoir du monde,
Git, comme poulets morts, sur un fumier immonde.
L'étranger se repaît de sa graisse. Et pourtant,
N'a pour toi plus d'égard que les fils de Satan.

De partout va fondant ta forme bien-aimée.
Chaque jour un peu plus s'émiette ton armée.
La détresse en ton lit vient prendre son repos ;
Un repas misérable à présent est ton lot ¹.

Voilà qui donne le ton de la poésie patriotique hongroise, qui devait se perpétuer pendant des siècles. On décèle cette influence chez les poètes « kuruc » de Ferenc Rákóczi (1676-1735), dans l'Hymne de Ferenc Kölcsey (1790-1838) qui, depuis cent ans est l'hymne national hongrois, et jusqu'à Sándor Petöfi (1823-1849).

Dans la période relativement paisible qui suivit la guerre d'indépendance, période à la préparation de laquelle Rimay avait si activement contribué au service de Bocskay, d'Illésházy et de Thurzó, il ne lui resta guère d'autres sujets que la religion et la philosophie. Les deux sont d'ailleurs étroitement liées : la philosophie stoïque pénètre sa poésie religieuse tout comme le sentiment religieux protestant pénètre sa poésie philosophique. Dans les deux cas, ce sont les problèmes moraux qui occupent

1. Traduction de JEAN ROUSSELOT, in *Anthologie de la poésie hongroise*, rédigée par L. GARA, Paris, 1962, Seuil, p. 67.

le premier plan ; cependant, si dans les poèmes religieux, Rimay insiste surtout sur sa propre condition de pécheur et expose sa lutte intérieure contre les « vanités du monde » méprisées et décriées, dans les poèmes philosophiques, il assume un rôle de juge ou d'éducateur en jugeant ou en instruisant ses prochains. La condamnation du « siècle », source de toutes les ignominies, la fustigation de l'argent et des richesses, sources de tous les maux, la recherche de la quiétude de l'âme, tels sont les leitmotiv de cette poésie.

On observe, dans la poésie de Rimay et de ses compagnons, un certain rétrécissement de la gamme des sentiments exprimés, dû au principe stoïcien selon lequel il faut combattre les passions. La doctrine sur l'inconstance et la vanité des choses de ce monde va à l'encontre de la description des réalités terrestres. Au lieu d'exprimer des sentiments, le poète stoïque expose surtout ses réflexions dont le rôle est d'étouffer et d'annihiler les sentiments et la description des phénomènes pour eux-mêmes est presque entièrement abandonnée au profit de l'allégorie dans laquelle l'objet sensible décrit n'est qu'un prétexte pour exprimer la signification profonde dont il est le symbole. On comprend à quel point ce genre de poésie a rétréci les horizons poétiques de Rimay. Dans les poèmes de Balassi, la nature, le monde éclate dans toute sa beauté : plaine que de vaillants soldats parcourent à cheval ; vert éclatant des éclaircies dans la forêt que foulent les pieds nus de la jeune fille : vigoureux scintillement des étoiles dans la claire nuit d'hiver qui lui rappellent les yeux fulgurants de sa maîtresse. Rimay, lui, ne peut comparer le monde qu'à un jardin, comparaison que nous retrouvons à plus d'une reprise dans les poésies latines de Juste Lipse. Si les horizons de Balassi sont limités par de lointaines cimes et par le firmament, ceux de Rimay ne franchissent guère la clôture, qui entoure non pas la vaste et libre nature, mais une végétation artificiellement cultivée. L'art de la Renaissance n'est plus apte à la description poétique d'un univers aussi restreint que celui de la contemplation. C'est ainsi que nous abordons le problème du style de la Renaissance en déclin.

Ce style est le maniérisme, dont la diffusion et la popularité en Hongrie sont étroitement liées à l'activité des écrivains stoïques. Cela ne signifie naturellement pas que le maniérisme puisse être considéré comme un sous-produit du néo-stoïcisme : ce serait là une simplification abusive, analogue à celle qui ne voit dans le baroque que le style de la Contre-Réforme. Par ailleurs, dans de nombreux pays de l'Europe, et, en particulier, en Italie, le manié-

risme naquit avant l'apparition de la philosophie néo-stoïcienne et indépendamment de cette dernière. De nombreux faits semblent démontrer toutefois les rapports très étroits entre ces deux courants : on peut dire que stoïcisme et maniérisme se sont, en quelque sorte, retrouvés. Ce n'est pas un hasard si les œuvres de Juste Lipse lui-même sont empreintes des caractéristiques du style maniériste. Au début du xvii^e siècle, Casparus Scioppius, un des premiers critiques littéraires, souligne « chez l'auteur le plus éminent de notre époque », comme il dit, « de la grâce, de l'ingéniosité, des expressions somptueuses et recherchées, car il n'aime pas le sens propre des mots... il manque de clarté, de pureté dans sa langue, d'ordre et de continuité, de logique dans l'agencement des mots et des phrases, d'élan dans le rythme... son expression est obscure... pleine d'archaïsmes et de trivialité, de créations de mots à la mode... de synonymes et d'équivoques. » Ce sont là les caractéristiques de la prose maniériste. C'est à propos de ce style que Rimay, dès 1592, déclara qu'il n'était que « miel et douceur, lumière, soleil, dont l'éclat », grâce à Juste Lipse, « ternit la gloire des anciens ».

Le maniérisme — surtout en dehors des frontières de l'Italie — est un art fortement teinté d'intellectualisme, où les idées prennent le pas sur le sensualisme de la Renaissance et du baroque. Toutefois, les idées ne sont pas exprimées suivant les lois rationnelles de la logique, mais la plupart du temps, par des symboles, des allégories et des emblèmes. Dans la période qui forme la transition entre la Renaissance et le baroque, le monde apparaît mystérieux, impossible à connaître. La conception naïvement rationaliste de la Renaissance, fondée sur les traditions de l'Antiquité est dépassée, alors que celle, transcendante et irrationnelle, du baroque n'a pas encore triomphé. L'homme se sent égaré, comme dans un labyrinthe, le monde apparaît comme un tissu d'énigmes. Toutefois, la Renaissance et l'humanisme lui ont enseigné qu'il était possible de trouver une issue, de résoudre les énigmes. C'est ce qui explique le culte du savoir, de la science, la grande valeur attachée à la persévérance morale. Dans ces conditions et, pour une période transitoire, le néo-stoïcisme lipsien pouvait représenter une source de forces considérables. En simplifiant un peu, nous pouvons affirmer que de même que le stoïcisme moderne avait besoin, pour s'exprimer, du style maniériste, de même le maniérisme avait besoin du stoïcisme.

La Hongrie du début du xvii^e siècle constitue une frappante illustration de cette rencontre. Allégorie et emblématique triom-

phent en poésie et en peinture. Les murs des édifices publics et des châteaux seigneuriaux sont couverts de figures allégoriques : un symbolique complexe domine dans les tableaux des autels, dans les églises catholiques et les temples protestants (luthériens). Ces images mystérieuses sont partout accompagnées de textes, de citations condensées et souvent énigmatiques, le tout destiné à exprimer une thèse quelconque de la philosophie morale des stoïques. En littérature, le poème explicitant images et dessins difficilement compréhensibles devient à la mode. Rimay lui-même en a écrit quelques-uns. Kristóf Lackner, bourgmestre cultivé de Sopron et auteur de nombreux ouvrages en latin, tenta de mettre sur pied une société savante centro-européenne pour la culture de la poésie emblématique et entretenait dans ce but une correspondance très étendue avec des érudits allemands et tchèques. Lackner bénéficiait d'ailleurs de l'appui de deux stoïciens éminents, de l'archevêque Náprági et du palatin György Thurzó. Dans son ouvrage publié en 1613 — en même temps que celui, consacré à la sainte couronne hongroise, de Péter Révay — et intitulé *Coronae Hungariae Emblematica Descriptio*, il scrute le sens profond et mystérieux de certaines figures qui sont représentées sur la couronne. En 1617, Lackner publia le premier ouvrage en Hongrie sur les hiéroglyphes¹. La rencontre du stoïcisme et du maniérisme est encore illustrée par les ouvrages en vers qui exposent les discussions, les joutes oratoires entre principes moraux antagonistes, personnifiées par des figures allégoriques (par exemple : « Virtus » et « Voluptas »). Ceux de Lackner sont rédigés en latin, ceux de János Petki en hongrois ; mais, chez l'un comme chez l'autre, le contenu est subordonné aux principes de la rhétorique.

En effet, après les allégories et les emblèmes, la rhétorique représente un troisième point de rencontre entre stoïcisme et maniérisme. En vers, comme en prose, les écrivains s'efforçaient de compenser une certaine sécheresse didactique et moralisatrice par les formes fleuries du style oratoire. Aussi, sont-ils à la recherche de métaphores compliquées, de rapprochements inattendus, d'antithèses frappantes ; leurs écrits sont encombrés de citations littéraires, d'allusions mythologiques et de sentences philosophiques. Leur prose se caractérise par l'accumulation des adjectifs et un emploi excessif des synonymes ; leur poésie par

1. Cf. E. ANGYAL, *Lackner Kristóf és a barokk humanizmus kezdetei* (Kristóf Lackner et les débuts de l'Humanisme baroque), in « Soproni Szemle », 1944 ; et l'étude en préparation de M. J. Kovács (Ráckeve, Hongrie).

l'étalage d'une savante technique, par la recherche des effets prosodiques et par la richesse des rimes. Ils ont très souvent recours à des effets de couleurs, de voix et d'odeurs. Ce sont là, en apparence, des éléments du style baroque. Mais, dans le baroque, tous ces éléments seront subordonnés à des compositions monumentales et visionnaires, à un grand effet d'ensemble à la fois sensuel et sentimental. Dans la rhétorique maniériste, au contraire, ils n'apparaissent que comme éléments de décor, destinés à contrebalancer la sécheresse intellectuelle et constituent, par là même, un ensemble assez hétéroclite. La poésie de János Rimay est une excellente illustration à cet égard.

Ses poèmes philosophiques et moralisateurs, pleins de longueurs, sont caractérisés, non pas par un souci de composition artistique, mais par la recherche d'effets rhétoriques. En revanche, nous y trouvons toute une panoplie d'associations bizarres, d'images saugrenues, d'effets sensoriels. Dans un de ses poèmes consacrés à Balassi, le héros compare son cœur ramolli par la contrition à de la soie fine que Dieu plie et déplie à son gré. Rimay semble avoir une prédilection pour les expressions frivoles (le baiser devient, dans la métaphore, une araignée) et pour les descriptions inspirant le dégoût. Pour illustrer l'indignation morale ou le repentir, il parle de puanteur pestilentielle, de souillure, de plaies purulentes. Des adjectifs au sens concret accompagnent souvent des noms abstraits ou inversement. Ainsi, la grâce divine devient sous sa plume une « graisse céleste », le péché, la miséricorde, les vertus ont des couleurs, des voix et des odeurs. Grâce à ce procédé, Rimay produit des images touffues et complexes, dont la compréhension et l'interprétation exige un effort intellectuel considérable. En ce qui concerne la virtuosité dans la technique des rimes, aucun poète hongrois ne l'avait surpassé jusqu'à l'apparition des poètes formalistes du début du xx^e siècle. Toutes les rimes possibles figurent dans ses poèmes et, souvent, les mots rimés sont déterminants pour le contenu et les images d'une strophe. En effet, Rimay ne cherche pas dans ses rimes uniquement des correspondances acoustiques, mais aussi le rapprochement de mots assez éloignés par leur signification, ce qui nécessite, évidemment, des associations assez peu naturelles et un enchaînement d'images audacieuses.

Cette même richesse des éléments décoratifs se retrouve dans les écrits en prose. Grand admirateur du style de Juste Lipse, Rimay est un des maîtres de la prose maniériste également. Il est toutefois surpassé dans ce domaine par un écrivain de son

époque, András Prágay († 1636), prédicateur à la cour de György Rákóczi (1593-1648), le futur prince de Transylvanie. En 1628, Prágay publia une adaptation magistrale en langue hongroise du fameux *Relox de principes* d'Antonio Guevara, cette œuvre espagnole construite autour de la personne de l'Empereur stoïque Marc-Aurèle. Exploitant au maximum les possibilités offertes par le texte original, Prágay produit sur un millier de pages un éblouissant feu d'artifice d'effets maniéristes¹.

Je pourrais longuement énumérer les phénomènes relatifs au maniérisme et au stoïcisme hongrois, mais je crains d'abuser de votre patience. Je me bornerai donc à exposer mes conclusions. Néo-stoïcisme et maniérisme appartiennent à la transition entre la Renaissance et le baroque ; l'un et l'autre traduisent la crise de conscience sociale, psychologique et idéologique dont l'Europe était le théâtre dans la deuxième moitié du xvi^e siècle. Ils expriment tous deux les pensées, les sentiments, les conceptions du monde de l'époque, ayant perdu leur équilibre et se trouvant en proie à l'incertitude. S'il est vrai que le néo-stoïcisme et le maniérisme existent indépendamment l'un de l'autre, nous n'en sommes pas moins en face de deux phénomènes complémentaires dont l'ensemble exprime de façon saisissante l'état de transition entre la Renaissance et le baroque. De même que sur le plan idéologique, le néo-stoïcisme représente le passage de la Réforme et de l'humanisme à la contre-réforme, de même le maniérisme, en insistant sur les éléments formels de la Renaissance et en les délayant en quelque sorte, en les développant de façon spectaculaire et excentrique, a contribué à préparer le baroque.

TIBOR KLANICZAY.

1. L. BÀN, *Fejedelmeknek serkentő órája* (Relox de principes), in *Irodalomtörténet*, 1958. — T. KOMLOVSZKY, *Le « Theatrum Europaeum » Maniériste et Guevara*, in *Acta Litteraria*, Budapest, IX, 1966.